

LE VOYAGE A NAPLES des Grands Ecrivains

Textes choisis par
Serge Gourdonneau

Capri

Selon Oscar Wilde, « Une beauté supérieure au génie et qui se passe de commentaires. » Wilde à Naples et à Capri, l'histoire tragique, la fin pathétique des aventures d'un dandy, dont la toute dernière fin prendra place à Paris.

Et là, nous avons un témoin, de seconde main, certes, mais un témoin quand même, et pas n'importe qui, Graham Greene (la scène se passe aux vacances de Noël 1897-1898, voire en février 1898, après le départ de Bosie, l'ami de Wilde, d'après une note de Greene) :

« Parfois il [mon père] s'accordait des vacances d'hiver en Egypte, en France ou en Italie, seul avec un ami, M.George, principal comme lui [...]

Une fois – c'était à Naples – ils firent une curieuse rencontre. Un inconnu, les entendant s'exprimer en anglais, leur demanda s'il pouvait se joindre à eux, à la table où ils prenaient le café. Il y avait quelque chose de familier et, pour eux, de vaguement déplaisant dans le visage de cet homme ; mais il les tint sous le charme de sa conversation et de son esprit, plus d'une heure, avant de leur dire au revoir. Ils n'échangèrent pas de noms, même en se séparant, et il les laissa payer sa consommation, qui n'avait sûrement rien d'une tasse de café. Il leur fallut un bon moment pour que l'identité de ce compagnon leur revînt. L'inconnu était en réalité Oscar Wilde, sorti depuis peu de prison.

Racontant cette histoire, chaque fois mon père concluait : « Pensez à ce que devait être la solitude de cet homme, pour qu'il ait gaspillé tant de temps et d'esprit à faire des frais à deux maîtres d'école ! » Jamais il ne lui vint à l'idée que Wilde avait payé sa consommation avec la seule monnaie qu'il eût à sa disposition. »

Graham GREENE, « Une Sorte de Vie », autobiographie, 1971.

C'est près de Capri qu'Ulysse dut se faire enchaîner pour ne pas céder aux charmes des sirènes, d'où l'existence de la fresque à Pompéi, décrite par Chateaubriand. A partir d'ici, nous allons passer notre temps à croiser le chemin de nombreuses célébrités ayant succombé, elles, au charme de l'attraction de ces sites merveilleux.

Où, ailleurs qu'à Capri, pourrait-on imaginer Lénine mangeant des spaghettis au basilic avec Maxime Gorki, en écoutant un récital de guitare ? C'est ainsi que dans la plupart des

guides et des articles des journalistes écrivant un papier sur le golfe de Naples commence assez souvent l'évocation de Capri. Ils commettent ainsi, et perpétuent, dans leur désir ardent d'enrôler dans les cohortes des hommes du nord séduits par la douceur de Capri les deux communistes soviétiques, un contresens, dû à un survol trop rapide et superficiel.

Maxime Gorki (1868-1936), l'écrivain engagé, créateur de la littérature sociale soviétique (« la Mère », 1907), est arrêté après la première Révolution de 1905, puis relâché sous caution. Sur les conseils pressants de ses amis, il choisit l'exil, avec sa maîtresse et égérie, Marie Fiodorovna Andréeva, ex actrice de théâtre. D'abord quelques mois à New York où sa situation matrimoniale lui cause des problèmes avec la presse (il a abandonné sa femme et ses enfants), puis Capri, en 1906, où il va rester 7 ans, ne rentrant en Russie qu'en 1913. Au début de son séjour, sa femme viendra lui rendre visite huit jours avec ses enfants, une longue semaine de cohabitation difficile entre l'ex-épouse et la maîtresse. Par la suite, il sera exilé par Lénine, et à la mort de celui-ci, il refusera de rentrer en Russie et passera 4 ans à Sorrente, de 1924 à 1928, en pleine époque mussolinienne.

Mais le paradoxe c'est que, justement, loin de se réjouir, cet homme rude passera chaque jour des onze années passées sous le ciel clément et l'atmosphère lénifiante de la région à pester, à se lamenter, à se languir pour les rigueurs de la steppe russe, de son climat, et la rudesse de ses habitants. Il déteste l'Italie, il déteste le confort bourgeois dans lequel il vit, il en a honte. D'ailleurs il n'apprendra même pas l'italien. Pour faire semblant, il a écrit ici, outre son œuvre la plus célèbre, « La Mère », de brefs, incolores et inodores « Contes d'Italie », histoires 100% russes transposées sous le soleil du sud. Quant à Lénine (1870-1924), il rend visite à Gorki, à Capri, une première fois pendant l'été 1907, mais les hommes ont déjà des divergences de vue sur la Révolution. Lénine revient voir Gorki à Capri, une seconde fois, en 1910. Ils se réconcilient, pour un temps.

Partons donc à la découverte de cette île unique. En général, les bateaux arrivent à Marina Grande, où se contentent de rester de nombreux touristes, naviguant entre la placette et les quelques ruelles alentour, d'un des innombrables restaurants à l'une ou l'autre boutiques de souvenirs, au charme de pacotille. La vraie Capri est ailleurs. Il faut partir à l'aventure, à la découverte. Il y a plusieurs itinéraires.

Giardini Augusto, la Villa Krupp

D'abord on traverse l'île dans le sens de la largeur. Les Jardins Auguste dominant la via Krupp aux lacets spectaculaires. La vue est magnifique, sur Marina Piccola, les Faraglioni et la pointe de Tragara. Des arbres, des fleurs, à profusion. La via Krupp, guère plus qu'un sentier, descend, accroché à la paroi rocheuse, vers Marina Piccola, offrant de beaux points de vue. Elle a été construite par l'industriel allemand Friedrich Alfred Krupp en 1902. Il la surnomma « la plus belle route du monde ». Dans un recoin des Jardins Auguste, monument à Lénine qui fut, lors de son exil, l'hôte de Maxime Gorki, propriétaire d'une villa sur l'île, comme nous l'avons dit ci-dessus. On peut en trouver une description dans « 1934 » de Moravia :

« Le lendemain, en autobus, je suis descendu d'Anacapri jusqu'au *Due Golfi*. De là, j'ai pris à pied le raccourci qui mène à la *Piccola Marina*.

[...] Le raccourci qui mène des *Due Golfi* à la *Piccola Marina* est une ancienne route pavée qui descend à la mer en serpentant entre des murets de pierres sèches et grises, sous les

vignes sauvages et les grosses masses vertes des figuiers de Barbarie. De temps en temps un caroubier qui dépasse tempère de son ombre l'ardeur du soleil. De temps en temps, un vieux portail laisse apercevoir, entre ses barreaux, au fond d'une allée, la façade d'une villa. Comme tous les raccourcis, celui de la *Piccola Marina* coupe la grande route dont il abrite le parcours. Lorsqu'on rencontre un de ces croisements, il faut traverser et reprendre le raccourci de l'autre côté. » [Ceci donne ensuite lieu à un jeu de cache-cache entre le héros et la femme dont il se croit amoureux, Beate, qui descend par la route en calèche avec son mari.]
Alberto MORAVIA, « 1934 », 1982.

La villa Krupp, construite par Friedrich-Albert, fils du magnat allemand de l'acier, domine la mer. Il aimait résider dans l'île et recevoir des hôtes illustres dont Gorki et Lénine. C'est aujourd'hui un hôtel.

Un peu plus loin sur la droite, en regardant la mer, Belvédère du Canon (Cannone). Trajet par les vieilles venelles, certaines voûtées, puis parmi les jardins et les villas. Inutile de préciser que depuis le belvédère la vue est magnifique.

De la piazzetta à la Villa Jovis

Un deuxième itinéraire mène vers la partie est de l'île. La route vers le mont Tiberio est l'une des plus belles promenades de l'île : elle longe des potagers, des jardins et de splendides demeures. On arrive à la **Villa Fersen**.

La vie sulfureuse du baron Fersen appartient à la légende de l'île. Au début du 20^e siècle, ce dandy dont l'adage était « *Amori e dolori sacrum* », se calfeutrait à l'abri des regards indiscrets dans sa somptueuse villa avec son ami. La villa, bâtiment de style Art Nouveau, est perchée 300 mètres au-dessus de la mer, au milieu d'un vaste parc. Il s'adonnait aux plaisirs de la vie en compagnie d'artistes et de mondains. Mais, en 1923, ne pouvant supporter davantage cette vie d'oisif, il se suicida, à 44 ans, en ajoutant à son verre de champagne une forte dose de cocaïne. Roger PEYREFITTE, né en 1907, auteur quelque peu scandaleux depuis le succès des « *Amitiés Particulières* » en 1944, ne pouvait manquer de s'intéresser à cette histoire singulière, il a raconté la vie de Fersen dans « *L'Exilé de Capri* ».

On arrive ensuite à la **Villa Jovis**. La villa serait l'une des douze résidences que l'empereur Tibère aurait fait construire sur l'île. Douze villas dédiées aux douze dieux de l'Olympe, censés le protéger. Tibère avait près de 70 ans lorsqu'il s'y établit vers l'an 17 après Jésus-Christ. Il vécut là en misanthrope ses dix dernières années et mourut à Misène, en face, sur le continent. La villa couvrait à peu près 7000 m². C'est ici qu'il aurait appris la crucifixion du Christ. Des légendes mystérieuses et cruelles, entretenues par les écrits de Tacite et Suétone, s'attachent à ce lieu et à la vie qu'y mena l'empereur. A droite de l'entrée de la villa Jovis, c'est du point dit « Saut de Tibère » - un promontoire de 297 m de haut - que, dit-on, l'empereur précipitait ses victimes :

« On montre à Capri le lieu d'exécution, d'où les condamnés, après de longues et savantes tortures, étaient, par ses ordres, précipités à la mer sous ses yeux ; en bas les attendaient une troupe de marins qui broyaient leurs corps à coups de gaffes, jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus un souffle de vie »
SUETONE, « Tibère ».

A propos d'Edda Ciano, la fille de Mussolini :

«Oui elle aime la mort, dit Dornsberg. A Capri, souvent, elle sort seule la nuit, grimpe sur des écueils à pic au-dessus de la mer, marche en équilibre au bord des précipices. Une nuit, des paysans l'ont vue assise sur le petit mur du Saut de Tibère, les jambes dans le vide. Elle se penche au bord de la Migliara [au sud-ouest de l'île de Capri] comme du haut d'un balcon, au-dessus d'un abîme de cinq cents mètres. Une nuit de tempête, je l'ai vue moi-même, de mes yeux, marcher sur le toit de la Chartreuse en sautant d'une coupole à l'autre comme un chat ensorcelé. »

Curzio MALAPARTE , « Kaputt », 1942.

A propos de la Migliara encore, ce passage de « 1934 » de Moravia. Rappelons qu'Henrik Ibsen (1828-1906), est un auteur de théâtre norvégien dont les pièces les plus connues ont toutes fait scandale en leur temps : « Peer Gynt », 1867 ; « La Maison de Poupée », 1879 ; « Hedda gabler », 1890. Déçu par la lâcheté de son pays, la Norvège, dans le conflit opposant la Prusse et le Danemark en 1864, il le quitte en décidant de ne plus y remettre les pieds. Il vivra désormais en Italie (Rome, Naples ; de 1864 à 1868, puis de 1880 à 1885) et en Allemagne. Il ne revint que brièvement, 10 ans plus tard, en Norvège et seulement 27 ans plus tard, en 1891, pour s'y fixer jusqu'à sa mort.

Moravia donc :

« - Votre père ne vous a jamais dit où allait Ibsen lorsqu'il se promenait dans Anacapri ?

Il [Galamini, le patron de la pension Damecuta] m'a regardé , il a pris son temps avant de me répondre :

- Oui, nous le savons. Il allait dans un lieu précis.

- Lequel ?

- A la Migliara.

- Qu'est-ce que la Migliara ?

- C'est un belvédère au-dessus de la mer d'où l'on a une vue splendide.

- Oui, et que faisait Ibsen à la Migliara ?

- Il s'asseyait sur un banc en face du panorama et il restait là des heures et des heures à regarder la mer.

- Des heures ,

- Oui, des heures, quelquefois tout un après-midi.

[...] Le signor Galamini ne s'est pas étonné de mon brusque, et, pour lui, inexplicable, passage d'Ibsen à Nietzsche. Il m'a répondu poliment en se lissant la barbe :

- De Nietzsche aussi nous avons la photographie. Elle est au salon. Ce pourrait être comme vous dites. D'autant plus que la Migliara est un lieu très particulier.

- Pourquoi ?

- Il y a quelques années, un suicide a impressionné beaucoup de gens. Une très jeune fille d'Anacapri s'est suicidée en se précipitant du haut de la Migliara dans la mer. Elle avait grimpé sur un rocher qui surplombe le vide et, debout sur ce rocher, elle a noué ses tresses sur ses yeux pour ne pas voir, et elle s'est jetée.

- Pour quelle raison s'est-elle suicidée ?

- Par amour, bien sûr.

Je l'ai rapidement salué et je suis remonté dans ma chambre. »

Alberto MORAVIA, « 1934 », 1982.

Au sommet du Mont Tiberio, près de **l'église Santa Maria del Soccorso** (17^e siècle), comme du sommet du promontoire au-dessus de la villa Jovis, vue imprenable sur l'île et le golfe de Naples, embrassant à la fois Ischia, Procida, le cap Misène et le Vésuve. De là, on continue, vers le sud, vers les **Faraglioni**. On dépasse l'Arc Naturel, énorme arcade creusée par l'érosion dans la roche, et le chemin vers la **grotte de Matromania**. Et on arrive en vue de la surprenante villa de Malaparte.

La Villa Malaparte

On se souvient avoir vu l'immense escalier trapézoïdal montant sur le toit-solarium de cette villa rouge vif accrochée aux rochers au-dessus de la mer, dans « Le Mépris » de Jean-Luc Godard avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Jack Palance et Fritz Lang, en 1963, d'après le livre de Moravia. Mais bien peu savent qu'il s'agit de la villa de l'écrivain Curzio Malaparte. Construite à partir de 1938, sur ses indications.

Le site magnifique était interdit à la construction mais Malaparte obtint les autorisations nécessaires grâce à ses amitiés parmi les hiérarques fascistes (les oscillations, ambiguïtés et incertitudes politiques font partie du personnage). Malaparte avait la phobie des petites pièces de son enfance, c'est pourquoi il fit faire un salon de quinze mètres sur huit, dont il était très fier. Le salon est presque vide de meubles pour que le regard se concentre sur les quatre grandes fenêtres donnant à pic sur la mer sur un paysage merveilleux qui se voit même à travers le feu, par une vitre placée derrière l'énorme cheminée.

Du centre de l'île de Capri, on arrive à la propriété de Malaparte, à travers une forêt de pins, après vingt minutes de marche ; il faut encore dix minutes pour atteindre la maison, par une petite route escarpée, construite exprès. Un escalier très raide mène à une petite plage privée, en contrebas de la villa, tandis qu'un escalier qui prend tout un côté de la maison mène au célèbre toit en terrasse où Malaparte faisait de la bicyclette pour s'entraîner à faire le tout des Etats-Unis en vélo.

Le rez-de-chaussée est occupé par quatre chambres d'hôte, les cuisines, la salle à manger et les logements du personnel. A l'étage supérieur, outre le salon déjà décrit, il y a la chambre de Malaparte, et une autre qu'il avait baptisée « La Chambre de la Favorite » en souvenir de l'une de ses égéries de passage. Au fond, à la proue de la maison avançant tel un navire dans la mer, le bureau du maître avec un énorme poêle tyrolien et une vue sur trois côtés de l'horizon maritime. Cette maison fut la grande passion de Malaparte, juste avant ses chiens et bien avant les femmes. Il la décrivit un jour comme « ce que j'aime le plus au monde ».

A propos du manuscrit de « Kaputt », publié à Naples en 1943, il écrit, dans la préface :

« Les trois parties du manuscrit parvinrent enfin en Italie où je les cachai moi-même dans un trou de rocher, au milieu du bois qui entoure ma maison de Capri, du côté des Faraglioni ».

Curzio MALAPARTE, « Kaputt », 1942.

« Comme je vous l'ai dit, j'ai une villa là-bas [...] et je disais précisément à Rheingold que cette villa serait l'endroit rêvé pour y faire le scénario du film [...] le paysage vous inspirerait [...] d'autant plus [...] qu'il est tout à fait dans la couleur du film. »

Alberto MORAVIA, « Le Mépris », Chapitre VIII, 1955.

« Après les Faraglioni, notre sentier serpenta le long des pentes dénudées sans habitations ni jardins. Enfin, dans un coin solitaire, nous apparut une longue et basse construction blanche qui étendait sa grande terrasse au-dessus de la mer : la villa de Battista ».
Alberto MORAVIA, idem, Chapitre XIII

Les Faraglioni

Passé la maison de Malaparte, bordé d'une végétation luxuriante, le chemin continue, grimpe encore, et passe par Pizzolungo, puis la pointe Tragara (Punta Tragara), où on peut profiter de splendides points de vue sur les Faraglioni, îles séparées de la côte par l'érosion, avec des arcs et des grottes naturels, ainsi qu'un lézard spécifique à ventre bleu. L'hôtel Punta Tragara, majestueux, fier de sa vue sur les dits Faraglioni, s'enorgueillit d'avoir eu des hôtes illustres, dont Churchill.

« Soudain, à un tournant, nous apparurent les Faraglioni et je fus content d'entendre Emilie [personnage joué par Brigitte Bardot dans le film] pousser un cri de surprise et d'admiration. C'était la première fois qu'elle venait à Capri et jusqu'ici elle n'avait pas ouvert la bouche. De la hauteur où nous étions, les deux grands rochers rouges surprenaient par leur étrangeté, semblables, sur la surface de la mer, à deux aérolithes tombés du ciel sur un miroir. Exalté par ce spectacle, je racontai à Emilie qu'on trouve sur les Faraglioni une espèce de lézards qui n'existe nulle part ailleurs : des lézards bleus à force de vivre entre l'azur du ciel et le bleu de la mer. »

Alberto MORAVIA, « Le Mépris », 1955.

« Je me suis aperçu que j'étais à l'endroit d'où l'on a la plus belle vue sur les îles Faraglioni. [...] Le soleil avait disparu ; les énormes rochers, debout, dont la vue n'était bouchée ni par la brume de midi ni par celle du soir, faisaient penser dans cette lumière parfaite à deux aérolithes rouges posés sur une surface de verre bleu. »

Alberto MORAVIA, « 1934 », 1982.

A 27 ans d'écart deux fois les aérolithes. Sans commentaires. Mais voyons comment les décrit quelqu'un d'autre, que nous n'avons pas encore rencontré dans notre périple, le Belge Félicien MARCEAU :

« Les Faraglioni, ce sont les trois rochers précisément, trois gros rochers qui baignent dans la mer, importants, péremptaires, bien assis dans le paysage, comme trois immeubles, comme trois chapeaux sur une commode, le haut-de-forme, le bonnet d'un Auguste de cirque, le bicorne de Napoléon – tout cela à peu près, il va sans dire, des chapeaux approximatifs, un peu maltraités, pétris par une main nerveuse au soir d'un dépit amoureux, d'une jonglerie manquée, d'une bataille indécise ; »

Félicien MARCEAU, « Capri, petite île », 1951.

Des chapeaux péremptaires et approximatifs, oui, pourquoi pas ?

Anacapri, la Villa San Michele

Moins envahi par les touristes que Capri, Anacapri est un charmant village, avec des ruelles fraîches et ombreuses, au milieu des jardins, à 275 m d'altitude, ce que l'on a tout le temps de comprendre avec ses muscles si l'on vient à pied de Marina Grande par la Scala Fenicia, l'escalier.

Cet escalier célèbre, Alexandre Dumas en parle dans « Le Speronare », et plus loin Axel Munthe l'évoquera aussi. C'est également par cet escalier qu'en 1936 Sartre et Simone de Beauvoir monteront à Anacapri, par goût de l'effort, rappelle celle-ci dans ses mémoires, « La force de l'Age », en 1960. Nous nous devons de l'emprunter, nous aussi, pour vérifier les dires des uns et des autres. Ce qu'ils en disent de la difficulté est juste : il est très raide, les marches sont hautes et irrégulières, vous cassant les pattes et vous laissant sans souffle. Mais les points de vue sur l'île et la mer par delà les vergers de citronniers vous récompenseront amplement de vos peines. Quant au nombre des marches, ils ne sont pas tous d'accord sur le décompte et nous, nous avons perdu le fil en route. Mais cela a-t-il vraiment de l'importance ? Dumas donc :

« Ces deux cités sont situées, Capri, en amphithéâtre en face du port, et Anacapri en haut du mont Solara. Un escalier de cinq ou six cents marches, rude et creusé dans le roc, conduit de la première à la seconde de ces deux villes ; mais la fatigue de cette rapide ascension est largement rachetée, il faut le dire, par le panorama splendide que l'œil embrasse une fois arrivé au sommet de la montagne [...]

Figurez-vous le tableau que nous venons de décrire éclairé par ce phare immense qu'on appelle le Vésuve, et dites-moi s'il y a dans le monde entier quelque chose qui puisse se comparer à un pareil spectacle ? »
Alexandre DUMAS, « Le Speronare », 1842.

Enthousiaste notre ami Dumas, prosélyte. Mais souvenons-nous tout de même que, pour beaucoup de gens de l'époque, le monde, c'est-à-dire le monde connu ou visité, se limitait à l'Europe et à un peu de Moyen-Orient.

Négligeant la Casa Rossa, on peut voir, Place San Nicola, l'église San Michele pour son extraordinaire pavement de majolique, de 1751, où l'on pourra reconnaître « Adam et Eve chassés du Paradis ». Il y a encore l'église Santa Sofia, à la belle façade baroque. Santa Sofia est sur une belle petite place calme, sans voiture, avec même un banc de majolique pour se reposer. Comme au cloître de santa Chiara, mais ici on a le droit de s'y asseoir, ce n'est pas un monument historique. On peut manger à la petite terrasse toute en longueur de la Pizzeria Materita (du nom de la tour d'Axel Munthe), surélevée par rapport au dit banc, et d'où on a une belle vue sur l'église : bonne cuisine, accueil agréable, prix raisonnables. Quand nous y étions, le calme de la place était seulement troublé par une petite fille faisant du vélo, en silence d'ailleurs.

De la Piazza della Vittoria, cœur du village, part la via San Michele ou Axel Munthe, bordée de boutiques d'artisanat et de somptueuses villas, et qui conduit à la **Villa San Michele** d'Axel Munthe. Arrivé à Capri en 1876, Axel Munthe, médecin d'origine suédoise, acheta les ruines de la chapelle San Michele ainsi qu'une ferme qu'il transforma, à partir de 1896, en cette curieuse demeure blanche, patchwork de styles, pleine de loggias, de terrasses et de pergolas, animées par d'innombrables statues et œuvres d'art. L'intérieur contient un

mélange étonnant de mobilier du 18^e siècle et d'antiquités. L'allée de sortie de la villa s'achève par l'ancienne porte d'accès à Anacapri, quand on arrivait par la Scala Fenicia. L'intérêt majeur de la visite, c'est le jardin et son magnifique panorama sur Capri, Marina Grande, et, à l'autre bout de l'île, le Mont Tiberio (Tibère).

Avant de reparler plus en détail de cette Villa San Michele, un mot sur la Torre Materita, un peu plus loin, vers la pointe Sud-ouest de l'île. Cette tour s'élève aujourd'hui, sentinelle solitaire, au milieu d'un parc désert. Edifiée au 15^e siècle par les moines de la chartreuse de Capri, elle devait défendre leurs vastes propriétés contre les raids des sarrasins. Elle fut aussi achetée, et restaurée, au début du 20^e siècle, par Axel Munthe, qui aimait s'y retirer et y passa les dernières années de sa vie, de 1910 à 1943. Voyons la scène suivante, en 1942, Munthe a 85 ans, Malaparte 44 ans, rien que pour imaginer la scène, cela vaut le coup de pousser une pointe jusque là :

« A Capri, cinq ou six mois plus tôt, à la veille de mon départ pour la Finlande, j'étais monté à la tour de Materita saluer Axel Munthe [...] Axel Munthe m'attendait sous ses pins et ses cyprès de Materita : debout, droit, ligneux, rébarbatif, le dos couvert de son vieux manteau vert [...] C'est un triste automne qu'il venait de passer, en proie à ses noirs caprices, à ses furieuses mélancolies, enfermé pendant des jours et des jours dans sa tour décharnée, grignotée comme un vieil os par les dents pointues du vent du sud-ouest, qui souffle d'Ischia, et par la tramontane, qui porte jusqu'à Capri l'âcre odeur de soufre du Vésuve – enfermé à clef dans sa prison humide de salpêtre, au milieu de ses faux tableaux anciens, de ses faux marbres hellénistiques, et de ses Madones du 15^e siècle sculptées dans le bois de quelque meuble Louis XV.

Ce jour là, Munthe paraissait serein. A un certain moment, il se mit à parler des oiseaux de Capri. Tous les soirs, au moment du coucher du soleil, il sort de sa tour, s'avance lentement et précautionneusement au milieu des arbres du parc, son vieux manteau vert sur le dos, son méchant chapeau posé de travers sur ses cheveux embroussaillés, les yeux cachés par ses lunettes noires – jusqu'à ce qu'il arrive à un lieu où les arbres, clairsemés, laissent dans l'herbe comme un miroir du ciel. Il s'arrête là droit, maigre, ligneux, semblable à un vieux tronc décharné, séché par le soleil, le gel et les tempêtes, avec un rire heureux niché dans sa barbiche de vieux faune – et il attend. Les oiseaux volent à lui par bandes, avec d'affectueux pépiements : ils se posent sur ses épaules, sur ses bras, sur son chapeau, lui becquètent le nez, les lèvres et les oreilles. Munthe reste ainsi droit, immobile, à s'entretenir avec ses petits amis dans le doux dialecte de Capri, jusqu'à ce que le soleil se couche, plonge dans la mer bleue et verte, et que les oiseaux s'envolent vers leur nid, tous à la fois, avec une belle roulade pour dire adieu. »

Curzio MALAPARTE, « Kaputt », 1942.

Bel hommage à cet amoureux des chiens et des oiseaux qui pensait que les animaux sont meilleurs que les hommes. Cependant, comme Stendhal, Malaparte ne raconte pas toujours de la même façon la même scène :

« C'était au printemps de 1942, peu de temps avant la bataille d'El Alamein. Ma permission expirait, le lendemain je devais partir pour la Finlande. Axel Munthe, qui avait décidé de rentrer en Suède, m'avait prié de l'accompagner jusqu'à Stockholm.

- Je suis vieux. Malaparte, je suis aveugle, m'avait-il dit pour m'attendrir, je vous prie de m'accompagner, nous voyagerons dans le même avion.

Bien que sachant qu'Axel Munthe, malgré ses lunettes noires, n'était pas aveugle (sa cécité n'étant qu'une ingénieuse invention pour émouvoir les lecteurs romantiques du « Livre de San Michele » : quand il ne pouvait pas faire autrement, il voyait très clair) je ne pouvais refuser de l'accompagner : j'avais promis de partir avec lui le lendemain. »
Curzio MALAPARTE, « La Peau », 1944.

La Villa San Michele donc. Dans « Le Livre de San Michele », Munthe raconte son arrivée à Capri en 1876, et la découverte de ce qui deviendra sa maison :

« Enfin nous atteignîmes la dernière des sept cent soixante-dix-sept marches, nous passâmes sous un portail voûté aux énormes charnières de fer, vestiges d'un ancien pont-levis, encore fixées dans le roc. Nous étions à Anacapri. La baie de Naples toute entière était couchée à nos pieds, entourée par Ischia, Procida, le Posilippo vêtu de pins, l'étincelante ligne blanche de Naples, le Vésuve avec son nuage rose de fumée, la plaine de Sorrente à l'ombre du Mont Sant Angelo, et, plus loin, la chaîne des Apennins encore couverte de neige. Juste au-dessus de nos têtes, rivée au rocher à pic comme un nid d'aigle, se dressait une petite chapelle en ruine. Son toit voûté s'était effondré, mais d'énormes blocs de maçonnerie, formant un réseau inconnu et symétrique, soutenaient encore ses murailles croulantes.

[...] Quel est le nom de la petite chapelle ? demandai-je avidement.

- San Michele
- San Michele ! San Michele ! répétait l'écho dans mon cœur. »

Axel MUNTHE, « Le Livre de San Michele », 1929.

Il va donc ensuite l'acheter et entreprendre sa restauration, sa transformation et des constructions nouvelles qui aboutiront à l'ensemble complexe que nous pouvons admirer aujourd'hui. Deux pages plus loin il écrit :

« Je veux des colonnes de marbres sans prix soutenant des loggias et des arcades, et de magnifiques vestiges du passé dispersés dans mon jardin ; la chapelle transformée en une silencieuse bibliothèque, avec des stalles de cloître contre les murs [...] Et ici même où nous sommes, avec cette île merveilleuse surgissant de la mer comme un sphinx à nos pieds, ici, je veux un sphinx de granit venant de la terre des pharaons. »

Axel MUNTHE, « Le Livre de San Michele », 1929.

Etudiant en médecine à Paris, il rêve de ce qu'il fera de sa maison. Et il pense aux animaux dont il a toujours plus recherché la compagnie que celle des hommes, même s'il a ensuite été un médecin mondain à Paris et a conseillé la Reine de Suède. Il a toujours vécu entouré de plusieurs chiens, d'un singe, d'oiseaux. Ses chiens étaient enterrés près de la Torre Materita où nous l'avons vu parler aux oiseaux. Un dizaine d'années après son premier voyage à Capri, il revient à Naples pour aider à soigner une épidémie de choléra, pauvre parmi les pauvres, humble parmi les humbles. Mais il pense toujours à sa maison :

« Du lever au coucher du soleil je travaillais dur dans ce qui avait été le jardin de Mastro Vincenzo, creusant les fondations des grandes arches de la loggia devant ma demeure future. Mastro Nicola et ses trois fils creusaient à mes côtés et une demi-douzaine de filles aux yeux rieurs, aux hanches cadencées, emportaient la terre dans de vastes corbeilles sur leurs têtes. A un mètre de profondeur, nous avons rencontré les murs romains, opus reticulatum, durs comme le granit, avec leurs nymphes et leurs bacchantes dansant sur l'intonaco du rouge

pompéien. Dessous apparut le sol de mosaïque encadré de fleurs de vigne de nero antico et un dallage brisé de magnifique palombino, aujourd'hui au centre de la grande loggia. Une fine colonne de cipollino, qui supporte à présent la petite loggia dans la cour intérieure, gisait en travers du dallage où elle était tombée il y a deux mille ans, écrasant dans sa chute un grand vase en marbre de Paros dont l'anse à tête de lion est sur ma table. « Roba di Tiberio » (Affaire de Tibère), dit Mastro Nicola, ramassant une tête mutilée d'Auguste, fendue par le milieu, vous pouvez aujourd'hui la voir dans la loggia.

[...] -« Ceci est ma maison », leur expliquai-je, « avec de grosses colonnes romaines supportant les pièces voûtées et naturellement de petites colonnes gothiques dans toutes les fenêtres. Ceci est la loggia avec ses arches puissantes, plus tard nous déciderons combien il y aura d'arches. Voici la pergola, plus de cent colonnes, conduisant à la chapelle ; ne vous inquiétez pas du chemin public qui coupe ma pergola au beau milieu à présent, je le ferai disparaître. Ici, prenant vue sur le castello Barbarossa, vient une autre pergola, je ne vois pas très bien actuellement à quoi elle ressemble, je suis sûr qu'elle jaillira de mon cerveau au bon moment. Ceci est une petite cour intérieure toute en marbre blanc, une sorte d'atrium avec une fontaine fraîche au centre et des têtes d'empereurs romains dans des niches contre les murs. Ici, derrière la maison, nous allons jeter bas le mur du jardin et construire un cloître dans le genre du cloître du Latran à Rome. Voici une grande terrasse où vous toutes, les filles, vous danserez la tarentelle les soirs d'été. En haut du jardin, nous ferons sauter la montagne, et nous bâtirons un théâtre grec ouvert de toutes parts au soleil et au vent. Ceci est une avenue de cyprès conduisant à la chapelle, que nous rebâtirons évidemment comme une chapelle avec des stalles de cloître et des vitraux de couleur aux fenêtres, je compte en faire ma bibliothèque. Ceci est une colonnade gothique entourant la chapelle et ici, dominant du regard la baie de Naples, nous allons hisser un énorme sphinx de granit rouge plus vieux que Tibère lui-même. C'est l'endroit rêvé pour un sphinx. Je ne vois pas pour le moment où je le prendrai, mais je suis sûr qu'il surgira à l'heure voulue. »

[...] Mastro Nicola voulait savoir d'où viendrait l'eau pour les fontaines.

Bien sûr du ciel d'où venait toute l'eau dans l'île. D'ailleurs je comptais acheter la montagne de Barbarossa toute entière, et y construire une énorme citerne pour recueillir l'eau de pluie et alimenter tout le village en eau qui actuellement faisait tellement défaut : c'était le moins que je pusse faire pour reconnaître toutes leurs bontés pour moi. Lorsque je traçai les grandes lignes du petit cloître avec ma canne sur le sable, je le vis d'un seul coup tel qu'il existe aujourd'hui, avec ses arcades gracieuses, sa petite cour de cyprès, et dans son centre le faune dansant.

[...] Tout le jardin était plein de mille et mille morceaux de marbre coloré, africano, pavonazetto, giallo antico, verde antico, cipollino, alabastro, qui tous font partie aujourd'hui du sol de la grande loggia, de la chapelle et de quelques unes des terrasses [...] d'innombrables fragments de sculptures romaines de la première époque ; des dizaines d'inscriptions grecques et romaines vinrent au jour durant nos fouilles. Comme nous plantions les cyprès en bordure de la petite allée vers la chapelle, nous rencontrâmes un tombeau avec un squelette d'homme, il avait une pièce de monnaie grecque dans la bouche, les os sont encore où nous les avons trouvés, le crâne repose sur ma table de travail.

Les hautes arcades de la grande loggia surgirent rapidement de terre, une à une les cent colonnes blanches de la pergola se dressèrent dans le ciel. Ce qui fut jadis la maison de Mastro Vincenzo, et son atelier de menuiserie, se transforma et s'agrandit peu à peu pour

devenir ma demeure future. Comment cela se fit, je n'ai jamais pu le comprendre, pas plus que tous ceux qui connaissent l'histoire du San Michele d'aujourd'hui. Je ne savais absolument rien de l'architecture, pas plus qu'aucun de mes compagnons de travail, personne qui sût lire ou écrire n'eut jamais à s'occuper du travail, aucun architecte ne fut jamais consulté, aucun dessin, aucun plan détaillé ne fut jamais exécuté, aucune mesure exacte ne fut jamais prise. Tout fut fait « all'occhio » (à l'œil), comme disait Mastro Nicola. »

Pour payer les travaux de sa maison, il devient médecin à Rome, place d'Espagne, dans la maison de Keats. Il revendique d'être un homme simple vivant à la campagne d'un verre de vin et d'olives, mais il reçoit à San Michele tout ce qui existe encore comme têtes couronnées en Europe : l'impératrice Eugénie, l'impératrice d'Autriche, un cousin du tsar, le Kaiser, etc..., la reine de Suède, tous défilent. Cependant il se porte volontaire comme médecin après le tremblement de terre de Messine, en 1908. Plus loin, toujours dans « Le Livre de San Michele » (chapitre XXVII) :

« La chapelle elle-même, qui avait donné son nom à ma demeure, était enfin devenue mienne. Elle devait être ma bibliothèque. De belles stalles de cloître anciennes entouraient les murs blancs ; au centre se dressait une grande table de réfectoire chargée de livres et de fragments de terracotta ; sur une colonne en giallo antico était posé un Horus de basalte, le plus grand que j'eusse vu, apporté de la terre des Pharaons par quelque collectionneur romain, peut-être par Tibère lui-même. Au-dessus de ma table à écrire la tête de la Méduse me regardait, quatrième siècle avant J.C., trouvée par moi au fond de la mer ; sur la grande cheminée florentine du Cinquecento se dressait la Victoire ailée ; sur une colonne d'africano, devant la fenêtre, la tête mutilée de Néron regardait le golfe où il avait fait battre sa mère à mort par ses rameurs. Au-dessus de la porte d'entrée, brillait le magnifique vitrail en couleurs offert à Eleonora Duse par la ville de Florence et qu'elle m'avait donné en souvenir de son dernier séjour à San Michele.

[...] Les deux petites chambres romaines, sous la chapelle, étaient toujours pleines de débris des plafonds écroulés mais les murs étaient intacts à hauteur d'homme, les guirlandes de fleurs et les nymphes dansant sur l'intonaco rouge avaient l'air peintes d'hier. « Roba di Tiberio , » demanda Mastro Nicola.

« Non », dis-je en regardant attentivement le dessin délicat du dallage en mosaïque avec sa gracieuse bordure de feuilles de vigne en nero antico, « ce dallage est plus ancien, il date d'Auguste ».

Axel MUNTHER, « Le Livre de San Michele », 1929.

Pour la fête de Sant'Antonio, le saint protecteur d'Anacapri, tout le village est invité par Munthe à un immense banquet dans la villa San Michele, chaque année, ce qui fait rire son hôte, Henry James. Voici ce qu'il en dit :

«Très haut sur le grand rocher se plaçait, comme la première note, et certes la plus élevée, du merveilleux concert, l'étonnante création de l'ami qui m'avait offert l'hospitalité, et dont j'enviai, plus peut-être que je n'avais jamais envié quoi que ce fût à quiconque, le privilège d'être en mesure de récompenser un pèlerin ardent et ingénu par la révélation d'effets si incalculables. (Henry James est monté à Anacapri à pied, par l'escalier) [...] Un certain art de demander à l'Italie tout ce qu'elle peut [...] Tout ce qu'elle peut donner m'apparut assurément, pendant cette journée et la suivante, rassemblé et enregistré là : dans le regroupement et l'éparpillement merveilleux de chambres, de recoins, de cours, de galeries,

de tourelles, d'arcades, de longs et blancs déambulatoires et de points de vue vertigineux. (Il décrit ensuite la fête de Sant'Antonio) [...]

L'extraordinaire temple de l'art et de l'hospitalité qui m'avait aimablement été ouvert. [...] Sous un long portique où tout était blanc et clair, excepté le bleu de la vaste baie qui miroitait en bas, et que vous contempriez, entre les brillantes colonnes, les coudes sur le parapet. De l'autre côté, Sorrente et le Vésuve vous faisaient face ; Naples, plus loin, se fondait, au centre du tableau, dans une fluidité et une candeur scintillantes ; et le long bras du Pausilippe et la présence des autres îles, Procida, Ischia, la sinistrée, se faisaient sentir sur la gauche. L'air grandiose de l'ensemble pénétrait vos narines et semblait provenir de sources trop nombreuses pour qu'on pût les nommer [...] Les blanches arcades et les salles fraîches offraient à chaque pas quelque suave « pièce » du passé, pilastre de porphyre arrondi supportant un buste, colonne de pâle albâtre soutenant un treillis, effigie de marbre mutilée, bronze ayant grossièrement résisté. Notre hôte, pour en venir à cela, tenait le secret.[...] L'implacable beauté de la baie de Naples en juin, à l'heure du crépuscule, vue de la terrasse de l'île. »

Henry JAMES, dernier chapitre d' « Heures Italiennes », intitulé « L'Après-midi du saint et autres », 1900-1909.

A un moment donné, Munthe perd un œil. C'est alors qu'il se retire dans la Tour de Materita, loin de cette lumière de Capri qu'il a tant aimée et qui maintenant le fait souffrir. Il vit dès lors avec ses chiens, à écouter ses amis les oiseaux.

Du bout de la terrasse du jardin, splendide, là où le sphinx regarde vers la mer, Marina Grande et Naples, la vue est vraiment sublime. Le Paradis sur Terre. Ici on comprend l'envoûtement qu'a pu éprouver Axel Munthe pour ce paysage de rêve. Nous aussi, nous poserions bien notre sac pour ne plus repartir.

Voilà, la journée à Capri est quasiment terminée, elle a filé à une vitesse fulgurante, on n'a pas vu le temps passer. S'il y en a qui ont encore du courage, un télésiège, en 12 minutes, en survolant des jardins en terrasse, mène d'Anacapri au sommet du **Mont Solaro**, point culminant de l'île, à 589 mètres, permettant de jouir d'un point de vue évidemment magnifique sur l'île et les golfes de Naples et de Salerne.

Si on avait eu un peu plus de temps, on aurait pu aller en bus puis en barque – ou par une excursion en bateau depuis Marina Grande - découvrir la célèbre **Grotta Azzura** (la Grotte Bleue), à la pointe nord-ouest de l'île. Une fissure dans la roche – 2 m de large sur 1 m de haut – permet d'y accéder en se courbant dans une barque. A l'intérieur, la tonalité bleutée particulière de l'eau est due à un phénomène de réfraction de la lumière, qui reproduit cette même coloration sur les parois et la voûte.

Evidemment, vous vous en doutez, l'un de nos infatigables reporters l'a faite pour nous, cette excursion. Eh bien sûr, c'est le plus dynamique, le plus intrépide, le plus curieux, Alexandre Dumas, que nous y avons envoyé, à sa demande, avec son ami Jadin. Les deux inséparables. Imaginerait-on Dumas sans Jadin, comme Tintin sans la capitaine Haddock ? Et imaginerait-on le pusillanime et facilement râleur Stendhal se faire secouer sur une barcasse, se faire mouiller par les embruns, et perdre sa dignité ? Car, évidemment, « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », l'aventure n'est pas sans péripéties, mais, nous allons le voir, le jeu en vaut la chandelle :

« Là [Marina Grande] nous fûmes entourés de vingt cinq bateliers qui se mirent à nous tirer chacun de leur côté : c'étaient les ciceroni de la Grotte d'Azur. Comme on ne peut pas venir à Caprée sans voir la Grotte d'Azur, j'en choisis un et Jadin un autre, car il faut une barque et un batelier par voyageur, l'entrée étant si basse et si resserrée qu'on ne peut y pénétrer qu'avec un canot très étroit.

La mer était calme, et cependant elle brise, même dans les plus beaux temps, avec une si grande force contre la ceinture des rochers qui entoure l'île, que nos barques bondissaient comme dans une tempête, et que nous étions obligés de nous coucher au fond et de nous cramponner aux bords pour ne pas être jetés à la mer. Enfin après trois quarts d'heure de navigation pendant lesquels nous longeâmes le sixième à peu près de la circonférence de l'île, nos bateliers nous prévinrent que nous étions arrivés. Nous regardâmes autour de nous, mais nous n'apercevions pas la moindre apparence de la plus petite grotte, lorsqu'ils nous montrèrent un point noir et circulaire que nous apercevions à peine au-dessus de l'écume des vagues : c'était l'orifice de la voûte.

La première vue de cette entrée n'est pas rassurante : on ne comprend pas comment on pourra la franchir sans se briser la tête contre le rocher . Comme la question nous parut assez importante pour être discutée, nous la posâmes à nos bateliers, lesquels nous répondirent que nous avions parfaitement raison, en restant assis, mais que nous n'avions qu'à nous coucher tout à fait, et que nous éviterions le danger. Nous n'étions pas venus si loin pour reculer. Je donnai le premier l'exemple ; mon batelier s'avança en ramant avec des précautions qui indiquaient que, tout habitué qu'il était à une pareille opération, il ne la regardait cependant pas comme exempte de tout danger. Quant à moi, dans la position où j'étais, je ne voyais plus rien que le ciel ; bientôt, je me sentis soulever sur une vague, la barque glissa avec rapidité, je ne vis plus rien qu'un rocher qui sembla pendant une seconde peser sur ma poitrine. Puis, tout d'un coup, je me trouvai dans une grotte si merveilleuse, que j'en jetai un cri d'étonnement, et je me relevai d'un mouvement si rapide pour regarder autour de moi, que je manquai d'en faire chavirer notre embarcation.

En effet, j'avais devant moi, autour de moi, dessus moi , dessous moi et derrière moi, des merveilles dont aucune description ne pourrait donner l'idée, et devant lesquelles le pinceau lui-même, ce grand traducteur des souvenirs humains, demeure impuissant. Qu'on se figure une immense caverne toute d'azur, comme si Dieu s'était amusé à faire une tente avec quelque reste du firmament ; une eau si limpide, si transparente, si pure, qu'on semblait flotter sur de l'air épaissi ; au plafond, des stalactites pendantes comme des pyramides renversées ; au fond, un sable d'or mêlé de végétations sous-marines ; le long des parois qui se baignent dans l'eau, des pousses de corail aux branches capricieuses et éclatantes ; du côté de la mer un point, une étoile, par lequel entre le demi-jour qui éclaire ce palais de fée ; enfin, à l'extrémité opposée, une espèce d'estrade ménagée comme le trône de la somptueuse déesse qui a choisi pour salle de bains l'une des merveilles du monde. »
Alexandre DUMAS, « Le Speronare », 1835.

Tout le monde aime donc. Tout le monde ? Non, pas tout à fait. André Gide, en voyage de noces dans le sud de l'Italie, l'hiver 1895-1896, n'apprécie pas. Mais peut-être le mariage lui pèse-t-il déjà ? :

« Capri flotte mystérieuse sur les transparentes eaux. J'aime les grottes de la mer. Celles de Belle-Isle étaient assez mouillées ! Celle de Morgat, diaprées ! Mais je n'aime pas la grotte d'Azur ; ces reflets d'une couleur glacée, non point d'azur, mais d'indigo, semblent

imaginés par un dieu vraiment par trop peu coloriste. J'avais hâte d'en être sorti. De l'autre côté de l'île, une autre grotte, moins connue, est exquise [la grotte Verte, au sud de l'île] ; petite, étroit corridor à trois entrées ; la lumière est ainsi réfractée que seulement les rayons verts pénètrent et l'eau en est assez chargée pour que cela crée une espèce de phosphorescence. Tous les objets plongés s'y enveloppent d'une pâle flamme vert tendre ; les mains baignées s'y colorent de vert. »

André GIDE, « Feuilles de Route », 1895-1896.

Grotte d'Azur, Grotte Verte, il y en a pour tous les goûts et de toutes les couleurs, mais enfin, il est temps de quitter Capri, d'attraper le dernier bateau. Sinon, comme Clark Gable dans « C'est arrivé à Naples », film tout à fait oubliable de Melville Shavelson, de 1959, on risque de rester beaucoup plus longtemps que prévu, envoûté.

Dans le film de Shavelson, comme dans « Avanti », que nous verrons plus loin à Ischia, on charrie à la pelle les clichés et les stéréotypes de l'Américain coincé (Clark Gable) progressivement séduit et ramolli par les charmes de l'Italie du sud, ici Capri, qui prennent les formes avantageuses de Sophia Loren et en butte aux combines de l'avocat forcément retors incarné par Vittorio de Sica. Quelques vues de carte postale de l'île : l'arrivée à Marina Grande, La Piazzetta de Capri avec ses terrasses bondées, les Faraglioni, le télésiège du Mont Solaro. Mais le morceau de bravoure, c'est précisément l'excursion à la Grotte d'Azur avec le passage en barque, en se baissant sous le rocher, puis cette lumière bleue extraordinaire. Quant à refaire le coup, éminemment romantique, du bain de nos deux tourtereaux dans l'eau azur de la grotte pendant que les autres touristes attendent bien sagement dehors leur tour, n'y comptez pas trop.

Parce que question calme et tranquillité, il y a quelqu'un qui peut nous en parler avant, cette fois c'est promis, de quitter Capri ; c'est Henry James :

« Cette approche du petit bateau grinçant et fumant qui m'avait transporté de Sorrente au pied de l'île prodigieuse [...] une occasion – oh, qui ne fut pas perdue, je vous l'assure ! – de s'asseoir et méditer, et même moraliser, sur le pont désert, tandis qu'une joyeuse confrérie de touristes américains et allemands, comprenant mutuellement un grand nombre de consoeurs, descendait non sans peine dans de petits canots qui attendaient en oscillant, et se glissèrent soudain, après quelques coups de rame, l'un après l'autre, dans l'étroit orifice de la Grotte Bleue. Il y eut un moment appréciable où tous se déroberent à la vue dans ce spectacle, le moment « psychologique » quotidien durant lequel il doit si souvent arriver à l'observateur récalcitrant, assis sur le pont déserté, de s'apercevoir combien il serait délicieux qu'aucun d'entre eux n'en ressortît plus jamais. Le charme, la fascination de l'idée ne tient pas peu – mais pas entièrement, non plus – au fait que, lorsque la vague s'élève et cache l'ouverture, les apparences suggèrent de la façon la plus encourageante que la chose pourrait parfaitement se produire . Et voilà ! Il n'en reste plus aucun. C'est un cas où la nature a , par le plus précis des coups et avec le meilleur goût du monde, bien tranquillement empli son office. »

Henry JAMES, dernier chapitre d' »Heures Italiennes », intitulé « L'Après-midi d'un saint et autres », 1900-1909

Voilà un joli fantasme que vous avez peut-être partagé un jour. Enfin cette fois-ci c'est vrai, Capri c'est fini.